

L'Enseignement religieux

Dans la famille, à l'école, au collège,
à l'Université et dans la vie chrétienne

196
HN
31
E34
v. 196
1930

LE sujet qu'on m'a demandé de traiter ne peut l'être convenablement dans le temps mis à ma disposition. Mon travail sera nécessairement incomplet et imparfait et je vous demande d'avance une indulgence plénière.

Nous allons suivre l'ordre logique qu'on nous a tracé des diverses phases de l'enseignement: dans la famille, à l'école, au collège, à l'Université, dans la vie chrétienne. Vous ne serez pas surpris si je suis forcé d'escamoter quelque chose dans les dernières parties.

I. — LA FAMILLE

Jusqu'à quel point est nécessaire l'enseignement religieux dans la famille, — que faut-il enseigner et — comment enseigner? Essayons de répondre à ces questions.

Dans le milieu auquel je m'adresse, il me semble superflu de demander si l'enseignement religieux est nécessaire dans la famille. Pourtant n'est-il pas bon d'insister lorsque les mille occasions de dissipation qui caractérisent la vie d'aujourd'hui, fournissent à beaucoup de parents le prétexte de se faire croire qu'ils peuvent se décharger de ce soin sur l'école et le catéchisme donné à l'église. C'est une grave erreur, pleine des plus lourdes conséquences, et il faut bien graver dans la tête de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux et moral des enfants, que la première éducation religieuse doit se faire dans la famille.

1. Travail présenté à la Journée diocésaine des Œuvres, à Québec, le 10 octobre 1929

Et pourquoi cela ?

1° Parce que l'Auteur de la nature a créé la société domestique pour assurer la triple éducation physique, intellectuelle et morale des enfants. C'est une thèse de droit naturel. L'école prolonge la famille, elle ne peut s'y substituer. L'Église, qui a charge d'âmes, n'a pas reçu la mission de décharger les parents des devoirs que leur impose l'Auteur de la nature et de la grâce, mais doit au contraire faire observer l'ordre établi par Dieu en obligeant les parents à s'acquitter de leurs devoirs envers leurs enfants.

L'éducation religieuse doit se faire dans la famille, 2° parce que l'éducation première ne peut être assurée qu'au sein de la famille, laquelle, organisée en société hiérarchique et autonome, investit les parents, avec une puissance inviolable, des droits et des devoirs inhérents à leur mission d'éducateurs. C'est la thèse générale contre laquelle on ne peut alléguer que de rares exceptions.

C'est la voix de l'histoire qui nous apprend que, sous toutes les climats et à toutes les époques, la masse des hommes demeure ce que la première éducation les a faits. Une infime minorité change dans un sens opposé à l'éducation reçue dans la famille. Les principes, les méthodes et les leçons d'éducation qui prévalent dans la famille marquent chacune d'elles d'un caractère nettement distinctif, même au sein des mêmes classes sociales et chez les peuples soumis aux mêmes lois, au même gouvernement, aux influences des mêmes traditions nationales.

La difficulté de corriger une éducation familiale est un fait historique constaté par les missionnaires: ils ne réussissent à former une race de convertis qu'en atteignant les enfants, qui leur fournissent des conversions durables. C'est la constatation quotidienne dans les collèges, couvents, universités: l'éducation publique réussit

rarement à effacer les mauvais plis dont l'éducation familiale a été l'origine, et le travail d'éducation devient facile quand une bonne orientation a été imprimée au sein de la famille.

3° Autre raison d'ordre psychologique. Pour trouver son orientation dans la vie l'enfant, incapable d'analyser, de raisonner, de déduire, est doué par Dieu d'une disposition naturelle très forte à suivre les directions qui lui sont imprimées dès que son âme s'ouvre à la vie: il regarde, il écoute, il agit d'instinct d'après ce qu'il voit faire et ce qu'on lui dit: il apprend avec ses sens. De plus il aime ses parents et croit ingénument tout ce qu'ils lui disent: il apprend aussi avec son cœur, plus qu'avec son intelligence. Les paroles, les exemples créent chez lui des sentiments, un état d'esprit; les actes conformes à ces directions créent des habitudes qui se transforment en seconde nature. Il en reçoit des impressions qui marquent sa vie et lui donnent une orientation. Si ces impressions sont saines, religieuses, si cette orientation le dirige vers la vertu, vers le devoir, vers Dieu, son être entier sera pénétré d'une douce influence qui lui permettra plus tard de résister aux assauts ou de se relever après des défaillances passagères. « L'homme est formé à dix ans », dit de Maistre. S'il fait erreur c'est en reculant jusqu'à dix ans, l'âge de la formation.

Encore une quatrième raison, d'ordre surnaturel celle-ci. L'enfant a reçu au baptême une vie nouvelle, celle de la grâce qui, l'élevant à l'ordre surnaturel, lui confère, par des vertus infuses, les facultés par lesquelles il pourra exercer les actes proportionnés de cette vie.

Or de même que dans la vie naturelle, les fonctions de la vie rationnelle réclament chez l'enfant une initiation par les sens, ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel: la foi s'éveille par l'ouïe, nous dit saint Paul, *fides ex auditu*. La vertu infuse de la foi est bien là comme une

lampe remplie d'huile, de même que dans l'ordre naturel l'âme est là avec ses puissances en germe. Mais, fait remarquer saint Ambroise, il faut qu'une étincelle vienne du dehors allumer la foi, tout comme il faut que le monde extérieur vienne par les sens en contact avec l'âme de l'enfant pour provoquer les actes de la vie rationnelle.

L'étincelle arrivant du dehors à l'âme surnaturalisée, l'acte de foi en jaillit. Cette étincelle ou plutôt ces étincelles successives qui allument la foi dans l'âme du baptisé sont, non seulement les paroles qui frappent l'ouïe, mais encore toutes ces visions sensibles qui, s'adaptant à la nature surélevée de l'enfant, atteignent le sanctuaire de son âme de baptisé pour en provoquer les surnaturelles énergies: récits d'histoire, visions d'images sensibles, excitations de sentiments, actes journaliers d'un milieu qui le pénètre, évocations de choses invisibles à l'occasion des perceptions sensibles.

Et quel est le premier foyer « où se gardent les réserves de ce feu caché que Notre-Seigneur est venu apporter et dont il veut que la terre s'embrace? » Si le prêtre est officiellement la lumière du monde, et s'il en a reçu le foyer sacré pour la faire rayonner dans l'exercice de son ministère sacerdotal, il faut bien se rendre compte que la mission des parents, de la mère surtout, dans les bras de laquelle l'âme de l'enfant s'ouvre à la vie, sur le sein de laquelle l'enfant puise la vie sous toutes ses formes, que la mission de la mère, dis-je, entre dans l'économie providentielle de la communication de la foi. Relevée par la Vierge Mère, la mère chrétienne participe à sa mission de répandre sur la terre la lumière divine qui est Jésus-Christ: *Lumen aeternum mundo effudit Jesum Christum Dominum Nostrum*. Si le foyer familial en est le sanctuaire, la mère est, à l'instar de Marie, la porte par laquelle la lumière de ce sanctuaire pénètre dans l'âme des enfants qu'elle « enfante de nouveau, suivant l'expression de saint Paul, jusqu'à ce que le

Christ soit formé en eux », comme elle les a engendrés à la vie naturelle: *porta ex qua mundo lux est orta.*

« Dieu, dit Mgr L. Paulot, a voulu que la foi nous vint sous deux formes, comme saint Paul le laisse supposer: celle du lait et de la nourriture solide. La foi ne commence pas par faire irruption à haute dose dans l'intelligence, ni sous la forme sèche d'une définition dogmatique. Elle s'insinue goutte à goutte, s'inocule doucement, tendrement, à la manière d'un allaitement mystérieux. Et il est dans l'ordre que la créature destinée à nourrir de son lait le corps de l'enfant et à le réchauffer de ses caresses, soit aussi et en même temps celle qui alimente son âme lentement, délicatement, sous la chaude influence de son regard et de sa voix. Lumière du monde, elle aussi! Le premier astre qui a lui sur notre berceau! Ce rôle des mères, l'histoire des saints n'en est-elle pas l'éloquente démonstration? » Et je pourrais ajouter: n'en est-elle pas aussi l'éloquente démonstration l'histoire de la conservation de la foi dans nos familles canadiennes?

Pour ne pas nous exposer à rester dans le vague de la théorie, demandons-nous ce que l'enfant peut apprendre dans le milieu familial, sous l'influence de parents souvent incapables d'expliquer le catéchisme.

Qu'il apprenne les choses d'abord.

Je m'attarde à souligner ce point d'une importance pédagogique que je voudrais buriner dans l'esprit de tous ceux qui remplissent le rôle d'éducateurs des enfants.

La nature, le bon sens, l'économie divine de la grâce réclament que l'on fasse l'éducation religieuse de l'enfant avant de lui donner des textes. Il faut qu'il expérimente sa vie religieuse avant d'en connaître les formules, qu'il vive sa religion d'abord, qu'il en apprenne les réalités avant d'apprendre à les exprimer dans un langage qui n'est pas encore à sa portée. C'est la conséquence des principes que nous avons posés plus haut:

toute forme d'enseignement scientifique présuppose une initiation par les sens. C'est une loi de la nature qui s'applique dans l'ordre surnaturel, puisque la grâce ne détruit pas la nature, mais l'élève et l'utilise en respectant ses lois.

Comment l'enfant a-t-il appris à parler? Est-ce par les règles de grammaire? A-t-il appris à connaître papa et maman par une définition du père et de la mère? Comment a-t-il appris l'amour filial, l'amour fraternel, la soumission, la politesse, la propreté? Qu'on commence donc, si on l'ose, par faire apprendre aux enfants des définitions de papa, de maman, du petit frère, de la famille, de l'obéissance, les règles du langage, la théorie des bonnes manières, quelques pages d'un traité d'hygiène, que sais-je? Le seul énoncé fait rire. On fait vivre ces choses-là, les formules viendront plus tard. Une formule, une règle, c'est absolument inapproprié à l'intelligence du petit, c'est une chose qui ne pourra ni l'éclairer ni le sauver. Les sens, le cœur, voilà les voies par lesquelles on pénètre dans son âme, quitte à mettre plus tard des formules sur ces réalités qu'il a expérimentées, qu'il a vécues: il a appris les choses avant les textes et ceux-ci viendront en leur temps éclairer d'un jour nouveau des réalités qui auront passé dans son âme, dans son sang, dans ses habitudes pour éclairer et orienter sa vie.

Sur ce point fondamental nous reviendrons quand il s'agira de l'enseignement religieux à l'école.

En attendant, affirmons la nécessité d'une éducation religieuse comme préparation à l'étude du manuel de catéchisme.

Et voici comment se fait naturellement cette éducation dans une famille chrétienne.

Par les actes d'abord. Les agissements des parents sont les premières leçons qui ouvrent à l'enfant les portes du monde invisible de l'intelligence, du cœur, de la

morale, de la religion. Le sourire de la mère est le premier rayon de la bonté qui s'épanouit au regard de l'enfant; ses caresses et ses soins assidus, les premières manifestations d'une Providence qui veille sur ses jours et pourvoit à ses besoins. C'est dans ses yeux souriants ou sévères, encourageant ce qui est bien et réprouvant ce qui est mal, qu'il lira les premières leçons de morale et recevra les premières initiations à l'existence d'une autorité et d'un ordre auxquels il doit se soumettre.

Le bras de la mère, a-t-on dit avec justesse, est le premier banc d'école de l'enfant. Son cœur est aussi le premier tabernacle où il apprend l'amour de Dieu. C'est l'amour de sa mère qui lui servira de point de départ pour s'élever à l'amour de Dieu. Également ses genoux forment le premier prie-Dieu où l'enfant apprend à parler à son Père des cieux. C'est là qu'il apprend à joindre ses petites mains, à murmurer les noms saints de Dieu, de Jésus, de Marie, là qu'il apprend à adresser ses premières suppliques à ce Dieu bon et tout-puissant qu'il ne voit pas, mais auquel il croit et qu'il aime, parce que ses parents, qui lui parlent et qui l'aiment, en sont l'image vivante mise à sa portée.

Mais voici que l'esprit de l'enfant s'ouvre, que ses observations vont devenir réfléchies. Il voit le père et la mère s'agenouiller et prier. Il les entend parler de Dieu avec respect, le père se découvre en prononçant les noms sacrés, la mère s'incline; le crucifix pend au mur et c'est à ses pieds que les cœurs s'ouvrent le soir pour rendre à Dieu les hommages d'adoration, le remercier des bienfaits reçus, lui demander pardon, solliciter ses faveurs; il entend le père et la mère recommander les enfants absents, prier pour les affligés, demander la conversion des pécheurs, intercéder pour les morts: sa curiosité s'éveille, il va commencer ses éternels *pourquoi*, et dans des conversations bien intimes et à sa portée, sans formules, sans grands mots, sa mère, tout en se

livrant aux travaux de son intérieur, va jeter dans cette petite intelligence, les notions fondamentales sur Dieu, sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde, sa justice, sa loi, sur le péché et ses sanctions, sur la vie future. La mère, exploitant la passion de l'enfant pour les histoires, lui raconte tout bonnement les histoires si captivantes de la création, de la chute originelle, de Caïn le fratricide, du déluge qui punit les méchants, de l'arche qui sauve les justes, de la jalousie cruelle des frères de Joseph et de leur rencontre, au pied du trône de Pharaon, avec celui qu'ils avaient vendu, de Moïse et du Sinaï... Mais c'est tout l'Ancien Testament qui y passe, avec le fait divin de la Révélation et de Dieu qui conduit l'homme à ses fins, en le châtiant ou le récompensant de ses actions, et en faisant tourner ses mauvais desseins contre les méchants eux-mêmes et à la gloire de Dieu.

Puis vient le Nouveau Testament avec les récits de l'Annonciation de Marie, de la naissance du Sauveur, de sa vie humble, de ses souffrances et de sa mort. Mais c'est tout le dogme en histoires, c'est-à-dire présenté sous la forme la plus attrayante pour l'enfant et le plus à sa portée. Aussi quand il apprendra son « Je crois en Dieu » il ne fera que mettre des formules sur des vérités déjà connues depuis longtemps et devenues « sa » vérité à lui, un principe de vie pour son imagination, son intelligence et son cœur: c'est, suivant l'expression de saint Paul, le Christ qui se forme en lui.

Voici la morale. Les agissements des parents la lui enseignent de la manière la plus intuitive possible. Les parents parlent de Dieu avec respect et n'endurent pas qu'on parle mal des choses saintes. Le dimanche, on cesse de travailler, on va à l'église ou l'on prie à la maison; et pour mieux marquer son respect du jour du Seigneur, on met ses habits propres, on soigne la toilette de bébé: c'est dimanche! Oh! comme elle entre bien dans l'âme et les habitudes du petit cette grande loi du respect de

Dieu, de son saint Nom, de son saint jour! Quelles impressions profondes qui nous reviennent encore sous nos cheveux blancs comme des tressaillements de bonheur au souvenir de ces années ensoleillées!

L'enfant est témoin de l'affection mutuelle des parents; il vit dans une atmosphère de charité et d'affection qui supporte, qui pardonne, qui se dévoue au bien des autres; il voit en action l'honnêteté qui respecte le bien du prochain, la charité qui respecte sa réputation, qui s'apitoie sur les malheurs et s'empresse de lui porter secours; il apprend ainsi, il boit la grande loi du respect de ses parents et de ses semblables.

Dans la famille règne une atmosphère de pudeur dans les paroles, dans le vêtement, dans les relations: toute atteinte à cette belle vertu est si vertement réprimandée par des parents chrétiens et avec un visage si consterné, des accents si épouvantés, que la loi du respect de soi-même pénètre comme un instinct naturel tout l'être de l'enfant.

Respect de Dieu, respect du prochain, respect de soi-même: c'est toute la morale chrétienne et l'enfant l'apprend avant les formules qui l'expriment, par les actes constants qu'il a sous les yeux et qu'il pratique lui-même. Il en a le sens, le sentiment profondément gravé. Quand on lui en apprendra les formules contenues dans le catéchisme, elles ne seront plus des sons vides pour lui: le contenu, il le possède déjà et l'explication du catéchisme donnera à ces connaissances qu'il porte en lui, la précision et le relief de la vérité, la profondeur des perspectives, l'animation et la vie, comme fait la lanterne pour les images qu'on y glisse dans les projections.

Nous pourrions continuer indéfiniment pour montrer comment la religion entre sans formules dans l'âme de l'enfant, parce qu'il la boit par ses yeux, par ses oreilles, qu'il la pratique, grâce à cette influence du milieu familial créé tout exprès pour l'imbiber de ce qui doit pénétrer

toute sa vie. Nous verrions encore comment la mère initie son enfant à la grande loi du sacrifice, en provoquant graduellement ses libres initiatives, qu'elle dirige et qu'elle soutient, pour lui faire éviter le mal, combattre ses défauts, dominer ses passions naissantes et pratiquer les vertus qui le rendent agréable à Dieu; nous verrions encore comment la mère la moins lettrée, si elle a reçu elle-même sa formation première, complétée par les dons du Saint-Esprit, comment cette mère, dis-je, sait élever les motifs de son enfant par ces simples paroles qui valent tout un traité de perfection: « Mon petit enfant, fais cela pour faire plaisir au bon Dieu, au petit Jésus; » ou bien: « Ne fais pas cela tu vas faire de la peine au bon Dieu. » Sans grandes formules, elle lui a appris que la valeur des actes dépend du degré d'amour qui anime l'intention.

Mais j'ai déjà été trop long et je tire la conclusion: c'est qu'il faut à tout prix entretenir ou réhabiliter l'éducation religieuse au foyer, si nous voulons garder notre caractère de peuple religieux, que l'orientation actuelle de la vie, il serait naïf de le nier, menace de compromettre gravement. Et gardons surtout les mères! Que ce soit le mot d'ordre! Rien ne remplace le foyer et personne ne peut remplacer la mère.

II. — L'ÉCOLE

Pour prolonger le travail commencé dans la famille vient l'école. Heureuse l'école qui trouve l'enfant déjà formé par l'éducation religieuse dans une famille chrétienne où il a appris à vivre sa religion avant d'apprendre le catéchisme qui en contient les formules.

Mais il arrive souvent, trop souvent, que l'éducation religieuse a manqué au foyer, au moins en partie. Croit-on y suppléer en lançant l'enfant dans l'étude du texte du catéchisme? C'est une grave erreur que je m'autorise

à dénoncer et que je ne crains pas de qualifier de procédé contre nature; c'est une monstruosité au point de vue pédagogique. Si l'enfant arrivait à l'école sans connaître rien de la langue qu'il doit parler, pense-t-on pouvoir lui apprendre le langage en lui mettant une grammaire entre les mains? Pas le moins du monde. Il apprendrait, comme en famille, en entendant parler les autres, en écoutant comment on appelle et on qualifie les personnes et les choses qui l'entourent, comment on exprime les actes que l'on fait, les sentiments que l'on ressent, comment on agence sa phrase, puis en s'essayant lui-même à exprimer, à la suite des autres, ce qu'il voit et ce qu'il ressent.

Ne raisonnez pas autrement, je vous prie, pour l'enseignement de la religion à l'enfant qui n'a pas reçu l'éducation première du foyer.

Le maître — ou la maîtresse, — doit se mettre en garde contre l'erreur qu'un enfant connaît sa religion quand il récite imperturbablement le texte du catéchisme. Nous ne saurions trop répéter que la synthèse, l'abstrait, l'universel répugnent à la nature de l'enfant et que le seul procédé d'enseignement qui lui convienne est le procédé intuitif, qui lui fait connaître les choses avant de lui en donner l'expression abstraite, qui lui fait vivre les réalités avant de lui en livrer les formules.

Or le catéchisme lui-même, par sa constitution, est une synthèse, ses formules sont abstraites, ses définitions générales; si on l'enseigne avant l'analyse, avant de faire vivre ou au moins faire connaître les choses, les réalités couvertes par ces formules concises, celles-ci demeurent abstraites, sans vie, sèches: « Elles se placent dans la mémoire des enfants comme des fleurs desséchées collectionnées dans un herbier » (Beauduin).

Est-ce la guerre au texte du catéchisme? — Oui, si l'on veut commencer par là l'enseignement de la religion aux enfants; je dirai: guerre aux formules pendant toute

l'éducation des enfants, si ces formules lui sont livrées vides de sens, incomprises, si le texte sans vie doit lui entrer dans la mémoire sans apporter à l'intelligence la lumière qui fait jaillir l'étincelle de la foi, la chaleur qui réchauffe le cœur, le stimulant qui meut la volonté, la vie enfin, pleine de réalités surnaturelles, les seules choses qui sanctifient une âme. La formule en elle-même est à jamais incapable de sauver une âme. Savoir par cœur n'est pas savoir quand la mémoire ne rappelle que les mots. Les choses, les réalités de la religion: voilà ce qu'il faut faire apprendre d'abord. Le temps viendra où l'enfant, s'étant assimilé ces choses, ayant vécu ces réalités qu'il aura transformées en nourriture et en sang, qui seront passées dans sa vie pour faire partie de lui-même, qui seront devenues un principe de vie, le temps viendra alors, dis-je, où le catéchisme systématique aura son temps et sa place; les formules alors évoqueront le sens des réalités vivantes dont l'enfant se sera déjà imprégné. Elles seront comme des synthèses vivantes qui se retiendront d'autant mieux qu'elles seront riches de l'expérience antérieure.

Si j'insiste tant, c'est que plus d'une expérience m'a convaincu que trop souvent on confond la connaissance de la religion avec la récitation du texte du catéchisme. Quand le regretté et saint Pontife Pie X donna le décret libérateur de la communion des tout-petits, en indiquant les connaissances qu'il leur suffisait d'avoir, on vit surgir une nuée d'éditeurs qui commirent des catéchismes d'occasion, donnant des questions et réponses sur les connaissances exigées par le décret pontifical. En vain le cardinal Gennari, le casuiste bien connu, mit-il le monde catholique en garde contre le danger d'un tel procédé. Le siège était fait et en bien des endroits il resta admis que qui sait dévider de mémoire les formules du catéchisme connaît sa religion. Et les manuels continuèrent

de pleuvoir. Pauvres petits! Eux qui entouraient pourtant Jésus si facilement, qui lui montaient sur les genoux et sur le dos pour recevoir ses caresses, ses embrassements et ses louanges, qui le connaissaient et l'aimaient sans connaître les formules savantes qui définissent sa personnalité et ses mystères!

La petite voyante de Lourdes, Bernadette, savait tellement peu son catéchisme — j'entends le texte, les formules — que le curé de Lourdes refusait de l'admettre à la première communion. Pourtant cette pieuse enfant vivait tellement sa religion qu'à cette époque la Reine du ciel la choisissait comme l'instrument de la grande révélation du dix-neuvième siècle.

J'ai connu des enfants qui, par défaut d'ouverture d'esprit dû à l'âge ou au tempérament, ne pouvaient raisonner certaines formules bien qu'ils pussent parfaitement rendre compte des choses qu'elles exprimaient. Ainsi confondaient-ils invariablement les définitions des mystères quand on les leur demandait suivant la formule du catéchisme. Cependant leur demandait-on les choses elles-mêmes, en usant de leurs mots familiers, ils répondaient très bien qu'il y a trois personnes en Dieu, qu'il y a un seul Dieu, que le Fils s'est fait homme et qu'il a racheté le monde en mourant pour nous. Je me rappelle encore les coups de règles reçus sur les doigts parce que je mêlais, dans mes réponses de catéchisme, les qualités de la contrition et celles de la confession. Pourtant si l'on m'avait questionné autrement, j'étais capable de répondre exactement que tel regret des péchés est capable ou incapable de nous en obtenir le pardon, et que la confession ne vaut rien si l'on ne se reconnaît pas coupable, si l'on n'accuse pas ses péchés tels qu'on les connaît et sans en cacher aucun. Ces formules, étranges pour un enfant de huit ou neuf ans: *intérieure, surnaturelle, universelle, souveraine* — et *humble, sincère et entière* —

me produisaient autant de buées dans l'esprit que les coups de règles de la maîtresse m'en mettaient dans les yeux.

Donnons donc les choses vivantes de la foi, du culte et de la morale, et attendons patiemment que l'esprit soit assez mûr pour adapter sûrement la formule inconnue à la réalité déjà connue.

Donc à l'école appliquons-nous à reprendre, où c'est nécessaire, l'œuvre d'initiation que l'enfant aurait dû recevoir par le ministère de sa mère dans la famille. Donnons l'enseignement par la méthode vivante et sensible qui s'adresse aux yeux et aux oreilles, qui frappe son imagination, provoque sa sensibilité, entraîne à l'action. La matière de cette première initiation pourra consister à éveiller chez les enfants le sens religieux et leur donner une haute idée de Dieu, de sa puissance, de sa bonté; leur apprendre à prier, c'est-à-dire à parler à Dieu avec leur cœur d'enfant; les instruire par l'image, par la leçon de choses, accompagnées d'explications; raconter les principaux événements de l'Histoire sainte et de l'Évangile; former la conscience; discipliner la volonté par certains actes de vertu demandés ou suggérés plutôt qu'imposés; habituer à agir par des motifs d'amour de Dieu. En somme notre vie repose sur quelques principes et quelques habitudes qui l'ont orientée et influencée dès l'enfance.

Quand le temps d'apprendre la lettre du catéchisme est arrivé, rappelons-nous que nous ne sommes pas encore dispensés de continuer l'éducation religieuse par la méthode intuitive que j'ai prônée pour la famille. A l'école on ne peut étudier le texte du catéchisme que pendant un temps très court de la journée; mais on arrivera à lui apprendre sa religion quand même, en faisant autour de l'enfant une atmosphère religieuse qui l'imprégnera tout le temps: le crucifix suspendu à la muraille, la prière bien faite au commencement et à la fin des

exercices, le rappel à la discipline et au devoir par des motifs surnaturels bien appropriés, les textes de nos manuels ordinairement inspirés par un esprit religieux, les observations, remarques et commentaires, brefs mais bien inspirés, les sages avis, voilà autant de choses qui imprègnent graduellement l'esprit et le cœur de l'enfant et créent chez lui des états d'esprit, des habitudes qui deviennent des principes de vie.

S'agit-il de l'étude du texte, ne négligeons pas le principe pédagogique: « Faire comprendre avant de faire apprendre » et ne mettons le texte sur la chose que quand celle-ci est comprise. Vouloir faire apprendre le texte d'abord puis en expliquer les mots ensuite pour en faire saisir le sens, est une méthode vouée à l'insuccès auprès des enfants. Allez donc, par exemple, faire apprendre cette définition de Dieu: « Dieu est un esprit infiniment parfait; » puis expliquez ce que c'est qu'un esprit, ce que veut dire infiniment et ce que signifie parfait, et restez certain que l'enfant n'a aucune idée de Dieu, s'il n'a été au préalable familiarisé avec l'idée et le sentiment de Dieu par le long entraînement du milieu familial ou scolaire.

Prenons encore comme exemple la définition du péché véniel. Trois conditions sont requises pour qu'une désobéissance à Dieu constitue un péché mortel, c'est-à-dire capable de tuer la vie surnaturelle dans l'âme: une matière grave, la réflexion ou la connaissance suffisante, et une volonté qui fait exprès. Quand c'est bien compris — et il faut que l'enfant le comprenne d'abord — on peut aborder la question du péché véniel qui offense Dieu mais ne l'éloigne pas complètement de nous en nous privant de la vie surnaturelle. Prenant les trois conditions du péché mortel, on les compare et on va amener l'enfant à constater lui-même que certaines désobéissances sont moins graves, par exemple voler plusieurs piastres et voler un sou. Quand ce sont des

choses légères, le péché n'est pas mortel; il offense Dieu mais pas gravement; on dit qu'il est véniel. C'est ce que dit le catéchisme: « Une désobéissance à Dieu en matière légère. » Quelquefois c'est aussi une matière grave, capable d'offenser Dieu mortellement, mais celui qui fait ce péché ne connaît pas suffisamment cette réalité, ou encore il ne voulait pas faire tout ce qu'il a fait, il a donné quelque consentement, mais un consentement incomplet comme il peut arriver dans une surprise ou un demi-sommeil. Quand la chose est bien comprise montrez que le texte établit ces distinctions.

Si vous voulez faire une expérience qui m'est arrivée souvent, posez à quelques-uns ou quelques-unes de vos élèves la question 55 du catéchisme: « Qu'est-ce qu'un péché véniel. » Vous en rencontrerez qui vous réciteront la disjonctive sans respirer: « Un péché véniel est une désobéissance à Dieu en matière légère ou en matière grave, mais sans réflexion, etc. » C'est une erreur théologique. Preuve qu'on ne comprend pas le texte. Qui comprend bien récite bien.

Cela prendra du temps pour enseigner le catéchisme ainsi? — Je le sais. Mais en cette matière, vouloir aller trop vite est sûrement perdre son temps. Notre programme scolaire fait commencer l'étude du texte à la troisième année. Pourquoi pas avant? — Parce que l'enfant ne sait pas suffisamment lire et qu'il est par trop cruel de lui faire apprendre par cœur un texte aussi abstrait avant qu'il puisse au moins le lire par lui-même. On y supplée par l'enseignement oral et intuitif des choses de la religion. Pourquoi avoir condensé l'enseignement du texte pendant les troisième et quatrième années? — Pour répondre à cette nécessité que l'enfant quitte souvent l'école après la quatrième année, qui était la dernière des écoles élémentaires de jadis. Cette raison ne devrait plus exister. Au fait, apprendre le texte du catéchisme en deux ans, c'est un phénomène qui ne peut être réalisé

que par des enfants intelligents et déjà familiarisés avec les connaissances religieuses sans le texte. Les remarques, même acerbes, n'ont pas manqué de souligner que les deux premières années ne comportent pas l'enseignement du texte du catéchisme, et en bien des endroits, me dit-on, on corrige le programme en faisant apprendre le texte dès la première année. Pauvres petits! Croyez-moi, nous serions plus avancés si l'on s'en tenait au programme qui comporte l'initiation aux choses religieuses par l'enseignement oral et intuitif. En s'attelant au texte du catéchisme dès la première année, les pauvres petits, s'ils apprennent quelque chose, n'apprendront qu'à la fin de leur tâche qu'ils devront un jour mourir, être jugés et placés quelque part, car ces vérités ne sont traitées qu'au dernier chapitre. Préférons un enseignement vivant à un texte mort.

Je ne puis vous faire un exposé complet des procédés intuitifs qui doivent éclairer l'enseignement de la religion dans les écoles. Au reste vous connaissez votre pédagogie, dont les directions ne doivent pas être négligées puisqu'elle donne les règles de votre métier ou de votre profession. Les directions pédagogiques qui accompagnent le programme scolaire peuvent, je pense, vous être d'un grand secours. Notre-Seigneur n'a pas dédaigné d'employer les moyens pédagogiques, lui qui connaissait si bien la psychologie humaine. Son enseignement par paraboles, par comparaisons, par exemples, par questions, constitue un véritable traité de pédagogie. Je voudrais pouvoir m'y arrêter.

Mais parmi tous ces moyens pédagogiques, permettez-moi de vous en souligner trois dont l'importance me paraît prépondérante pour les enfants et, je puis dire, pour tous les âges de la vie. Je veux parler de la liturgie sacrée, de l'observation des faits d'ordre moral et religieux qui entourent l'enfant et de l'observation psychologique sur lui-même.

La liturgie sacrée est le grand moyen intuitif que l'Église utilise pour nous élever par les choses visibles à la connaissance et à l'amour des choses invisibles. Le cycle de cette liturgie est disposé de manière à nous mettre en contact successivement avec tous les mystères de Jésus-Christ: la préparation de sa venue pendant l'Avent; sa naissance à Noël; ses manifestations à l'Épiphanie et à la Présentation; son jeûne dans le désert pendant le carême; sa passion et sa mort pendant la Semaine sainte; puis c'est le triomphe de la Résurrection, son Ascension et la prise de possession de son trône, l'envoi du Paraclet et la fondation de l'Église. Après cela, c'est le cycle des triomphes des saints qui ont conformé leur vie à celle de Jésus, comme l'application faite aux hommes des fruits des mystères de Jésus-Christ. Dans les grandes lignes de ce cycle s'intercalent des fêtes particulières qui soulignent des détails de la vie de Jésus, comme l'institution de la sainte Eucharistie, la Transfiguration, les mystères de Marie: son Immaculée Conception, son Annonciation, son Assomption; la royauté du Christ, les triomphes des martyrs, etc.

Et pour mettre plus en relief tous ces mystères qui illustrent le dogme et les œuvres de la foi, l'Église en a entouré la célébration d'un décor dramatique qui porte la lumière, qui émeut le cœur et en provoque les enthousiasmes, qui entraîne les généreuses résolutions: c'est l'architecture pleine de majesté de ses temples, c'est la série des statues représentant les saints patrons et protecteurs du peuple fidèle, ce sont les verrières qui en racontent la vie et en illustrent les vertus, c'est la voix vibrante de l'orgue tour à tour priant, exultant, remerciant et gémissant au diapason de l'âme émue du peuple, c'est le chant expressif de l'Église militante, corps mystique du Christ, chant dans lequel chaque fidèle est appelé à mêler sa voix à celle de l'Épouse: *Vox sponsae*. C'est encore le prêtre à l'autel avec ses ornements symboliques, les cérémonies

expressives qui font monter, au milieu des nuages d'encens et des scintillements des lumières, les louanges que l'Église a mission de porter vers le Père au nom de Jésus-Christ. C'est le tableau vivant, j'allais dire la vue animée de tout le mystère de son Époux que l'Église met ainsi sous nos yeux. En y adaptant ses oraisons, les épîtres de ses apôtres, les récits de son Évangile, elle nous fait pénétrer, autant que peut le faire la créature, dans l'âme du Christ pour nous unir plus intimement à ses pensées, à ses sentiments, à ses attitudes: *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

C'est à cette école de leurs éloquents cathédrales que nos religieux ancêtres du moyen âge apprenaient, avec moins de formules peut-être, mais avec un sens plus profond des réalités, la religion qui devenait le principe de leurs activités; c'est dans cette atmosphère religieuse que l'âme s'imprégnait des sentiments qui firent de cette époque la plus religieuse dans l'histoire du monde. Cette vie liturgique, il faut y ramener les fidèles si l'on veut garder ou raviver le sens chrétien affaibli par le naturalisme qui nous envahit. Pie X déclarait que la liturgie mieux apprise et mieux appliquée renouvellerait l'esprit chrétien. Les efforts que ce saint Pontife a faits pour ramener à la pensée chrétienne le chant sacré et la musique d'église, ne sont pas restés sans échos parmi nous. Nous pouvons faire encore davantage, même dans nos écoles, pour favoriser l'enseignement du chant grégorien, constituer des chorales qui intéressent les enfants à prendre part au culte, et initier les fidèles à la pratique, voulue par l'Église, de prendre une part active au culte divin en chantant les parties des offices qui lui reviennent.

En attendant que cela se réalise, les éducateurs ont dans les fêtes religieuses, un trésor intuitif qui leur fournit des points de départ appropriés pour l'explication des mystères de notre foi et des pratiques de notre culte. Il suffit de rappeler l'effet produit par la vue de la crèche

et des solennités de Noël sur les enfants dont l'esprit n'a pas été faussé par les bouffonneries de l'épais *Santa Claus*. Dans l'église encore, les tout-petits pourront s'imprégner de l'idée de la majesté de Dieu, apprendre à distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire, s'initier à l'idée des sacrements, à la notion du rôle du sacerdoce et à bien d'autres. Quand on lui fera apprendre le premier commandement de l'Église, il aura déjà l'expérience de la chose.

L'observation des faits vécus est un autre puissant moyen intuitif de faire comprendre la religion. Mieux encore que les histoires rappelées à l'imagination, un fait qui se passe dans l'entourage de l'enfant est propre à lui ouvrir l'esprit sur les choses religieuses qu'on veut lui inculquer, parce que si les textes produisent chez lui l'effet général de le jeter en dehors de son monde ordinaire, le fait vécu le met en contact avec la réalité. Ainsi quand la justice intervient pour punir un coupable, meurtrier, voleur, détracteur, ou peu importe, voilà une bonne occasion de faire comprendre à l'enfant que la loi humaine ne fait qu'appliquer la loi de Dieu. Si on ne prend pas ces moyens sensibles pour expliquer le texte du Décalogue, on s'expose à cette constatation d'un catéchiste qui, après avoir bien expliqué, mais par définition, d'une manière abstraite, le cinquième commandement: « Homicide point ne seras... », entendit tous les enfants répondre, sans broncher, à sa question: « Es-tu homicide, toi, mon petit? — Oui, Monsieur. »

L'enfant voit qu'on ne mange pas de viande dans sa famille le vendredi; partons de là pour lui expliquer le précepte qu'on lui fera rétablir sans inversion: le vendredi, tu ne mangeras pas de chair. De grâce soignons bien la récitation de ce précepte pour que l'enfant ne dise pas « vendredi chair », escamotant la plupart du temps la négation, parce qu'il n'y voit goutte.

Si on a soin, dans l'enseignement, de toujours faire voir les réalités avant de donner les formules qui s'y adaptent, et de faire constater ces réalités sous l'enveloppe du texte, l'enfant se familiarisera avec l'idée que la religion n'est pas une chose qu'on trouve seulement dans les livres, mais un ensemble de réalités qui pénétrèrent toute sa vie.

L'effet sera encore plus décisif si l'on habitue l'enfant aux observations psychologiques sur lui-même; c'est le troisième moyen intuitif que je voulais signaler.

Ne nous contentons pas, en effet, de montrer à l'enfant le fait religieux chez les autres. Nous répondrons à l'une de ses plus fortes préoccupations en l'intéressant à lui-même. C'est au fond de son âme de baptisé qu'il faut lui apprendre à voir la présence de Dieu qui, — lui dit le catéchisme, q. 15 — « connaît tout: nos actions, nos paroles, même nos pensées les plus secrètes ». L'éducateur avisé profitera des diverses manifestations des passions et des sentiments de son élève, pour lui faire toucher du doigt l'existence, en lui-même, d'une loi divine qui est écrite dans son âme avant d'être formulée dans le catéchisme; il lui fera saisir au fond de sa conscience les dispositions qui concordent avec la loi de Dieu, lui montrera la joie d'une bonne action, ou le remords d'une mauvaise, comme la sanction de la loi divine qui régit sa vie.

Le catéchisme ne doit pas s'enseigner comme les autres sciences qui sont en dehors de la personne; *le royaume de Dieu est en dedans de nous* et c'est là qu'il faut l'affermir et le développer par un enseignement qui doit être de la vie.

Je n'ai encore rien dit des moyens surnaturels à employer en éducation. L'enfant baptisé baigne dans le surnaturel. Il a l'âme naturellement chrétienne, et il est aussi sensible au fait de la grâce que du fait de la nature. Négliger cette sensibilité surnaturelle serait plus

malheureux encore que de négliger sa sensibilité naturelle. Parlons-lui de son Père du ciel, de sa Mère du ciel, apprenons-lui à leur parler avec l'abandon qu'il apporte avec ses parents qu'il aime. De même que le soir et le matin l'enfant bien élevé dit son bonsoir et son bonjour à son père et à sa mère, ainsi apprenons-lui à faire avec le bon Dieu et sa sainte Mère. En lui faisant accepter, comme venant de Dieu, tout ce qui lui arrive, faisons-le entrer graduellement dans cette « petite voie » que l'aimable vierge de Lisieux a rendue populaire. N'ayons pas peur de l'initier aux petits sacrifices généreux proportionnés à ses forces et gradués. Parlons-lui de l'amour du bon Dieu. « La grâce baptismale agit chez l'enfant, même dans ses actes imparfaitement raisonnables. Nous n'y croyons pas assez. Pourtant les faits nous révèlent parfois, parmi ce petit monde, des dispositions admirables de foi naïve et de vertu candide. L'expérience des communions précoces nous fournirait plus d'un exemple émouvant, si ce spectacle, le plus souvent, n'était réservé qu'aux anges du ciel » (Mgr L. Paulot). Comptons avec les dons du Saint-Esprit qui ne restent pas inactifs dans ces petites âmes.

III. — LE COUVENT ET LE COLLÈGE

L'enfant sort de l'école et il entre au couvent ou au collège. Son intelligence s'est développée: il peut synthétiser et raisonner. Des passions ont surgi dans son âme, dont le développement est encore provoqué par des dangers et des sollicitations qui se multiplient autour de lui. Les entraînements du dehors s'ajoutent aux entraînements du dedans. Il n'est plus le petit être candide et confiant qui, « ouvrant son âme à la vie et sa bouche aux baisers », reçoit de confiance tout ce que lui disent ceux qui possèdent son cœur.

La tâche des éducateurs devient plus difficile: il faut jeter des convictions dans cet esprit qui prend conscience

de sa force; il faut amener cette volonté, fière de son indépendance, à faire usage de sa liberté pour suivre les dictées de la loi de Dieu, qui parle dans une conscience éclairée.

A notre disposition nous avons encore l'enseignement qui éclaire l'intelligence, la discipline qui forme la volonté pour l'amener à se soumettre librement au devoir, et — ne l'oublions pas — la prière et les sacrements qui font affluer la grâce, seule capable de perfectionner notre œuvre.

Je ne puis que dessiner devant vous ces grandes lignes qui tracent un cadre trop vaste pour être rempli dans une conférence qui touche à sa fin.

Laissez-moi seulement appuyer sur la nécessité d'un enseignement plus approfondi de la religion à cette étape de la vie. L'adolescent continue d'apprendre par ses sens et à subir l'influence du milieu. Voilà pourquoi il faut créer ou maintenir dans nos maisons d'enseignement une atmosphère de piété qui pénètre habituellement son âme. Voilà pourquoi aussi les maîtres ont, par devoir d'état, l'obligation d'être des modèles dans leur conduite personnelle, dans leurs relations avec leurs élèves, dans l'application de la discipline pour ne se laisser guider que par des motifs surnaturels, visibles aux yeux malins qui les guettent. La jeunesse suppose toutes les grandeurs morales et elle réclame toutes les perfections chez ceux qui ont mission de la former. L'enfant malin et taquin ne résiste guère à la vertu qui s'impose par l'exemple et à la force de persuasion que porte avec elle la vie exemplaire d'un maître qui sait se faire aimer.

A l'enseignement de l'exemple s'ajoute l'enseignement systématique.

Il serait malheureux que la matière de l'enseignement religieux fût mise au programme sur le même pied que les autres branches, et que l'on en fit même une matière négligeable aux examens. Le personnel ecclésiastique ou

religieux, qui détient encore une si belle position dans l'enseignement public, ne doit pas oublier que la profession de chrétien demande une préparation au moins aussi forte que les diplômes ou les brevets; nous serions coupables de négliger les facilités que nous reconnaissent les lois, de donner à l'enseignement religieux l'importance que réclame notre titre de peuple catholique et de professeurs catholiques.

L'enseignement à ce stage devient plus synthétique et plus lié. Jusqu'ici l'enfant a appris des choses détachées dont il ne voit pas toujours le lien. Procédons avec plus de méthode. Montrons-lui dans le catéchisme trois grandes divisions: le dogme qui contient les vérités à croire, le culte qui comprend les moyens de sanctification: grâce, prière, sacrements, la morale contenue dans les commandements, laquelle, découlant du dogme, précise ce qu'il faut faire pour conformer sa volonté à celle de Dieu. Puis établissons les liens qui unissent toutes ces parties qui lui ont paru disparates. Montrons-lui que l'homme, créé dans l'état de sainteté, c'est-à-dire avec une participation à la vie divine, est tombé par le péché originel; que pour le relever, le Fils de Dieu s'est incarné, a lavé notre souillure en répandant son sang, mais que ne voulant pas nous sauver sans notre concours, il nous a donné les moyens d'opérer notre salut en constituant tous les croyants en société, l'Église, dont il reste la tête, pour constituer son corps mystique; que dans cette Église il a créé, par les sacrements, des moyens visibles de retrouver et de développer la vie divine qui nous est donnée par la grâce; qu'à cela il a ajouté des grâces actuelles pour nous aider à pratiquer les commandements; et que le but de tout cela c'est de nous rendre conformes à l'image de son Fils, le Dieu fait homme, nous unir à lui, comme lui est uni à son Père, en nous conformant à ses pensées par la foi, à ses sentiments par

l'espérance et l'amour, à sa volonté par la soumission aux commandements qu'il nous a donnés.

C'est le moyen de donner à la jeunesse une forte synthèse qui montre dans la religion un ensemble imposant de doctrines qui guident la raison pour l'empêcher de s'égarer; de préceptes qui ne sont pas des entraves, mais des jalons qui tracent les voies dans lesquelles la personnalité humaine peut atteindre la plus puissante manifestation de sa vie; de moyens qui protègent l'homme dans sa faiblesse et lui apportent l'aide divine pour lui faire atteindre l'idéal que l'éducation chrétienne doit fixer à ses ambitions les plus élevées. Sans cette forte synthèse, qui donne une vue d'ensemble plus importante que les détails, on est exposé à ne garder de son catéchisme que des formules sans vie, le souvenir vague de choses désunies, incapables de faire l'unité dans la vie. C'est faute de cette compréhension que des personnes, même livrées à la spiritualité, se perdent dans les détails au lieu de simplifier leur vie.

Faisons aussi un catéchisme raisonné. Bien des superficiels ignorent encore la vraie notion des mystères qu'ils conçoivent non pas *au-dessus* de la raison, mais *contre* la raison. S'il est en effet absurde de dire que trois personnes font une personne, que trois dieux font un dieu, il n'est pas absurde de croire que trois personnes se trouvent dans une nature unique; seulement cela dépasse notre force de compréhension parce que nous ne connaissons la nature ni de la personne ni de l'essence divine. Par ailleurs il est très facile d'admettre que l'intelligence divine doit connaître des choses qui restent au-dessus de notre portée, comme on le constate si souvent dans le monde matériel qui nous entoure.

Ne craignons pas d'entrer avec nos élèves, garçons ou filles, dans une étude assez approfondie sur le chapitre de la grâce, moyen créé par Dieu pour nous communiquer le don incréé de la vie surnaturelle, vie qui

pénètre notre vie rationnelle pour l'élever et nous faire participer à la vie de Dieu même, en commençant ici-bas dans la grâce qui s'épanouit là-haut dans la gloire. Toutes ces définitions de grâce habituelle et de grâce actuelle, de vertus théologiques et de vertus morales, mettent dans l'esprit un vague qui laisse le cœur froid, tant qu'on n'a pas compris que la grâce, les vertus infuses et les dons de l'Esprit-Saint existent dans nos âmes et non pas seulement dans le catéchisme, qu'ils nous élèvent au-dessus de notre vie naturelle et nous constituent un organisme merveilleux qui nous permet de vivre, dans notre vie mortelle, la vie de Dieu même, comme un arbre qui, appelé par le Créateur à vivre la vie animale, serait en même temps doué d'un organisme capable de le faire mouvoir et éprouver des sensations.

Ce n'est que quand l'élève saisit bien cela qu'il comprend que la sainteté ne consiste pas dans un certain nombre de pratiques, mais dans l'exercice de la vie même de Dieu en nous : vie qui consiste à *penser* comme Dieu, à *aimer* comme Dieu, à *vouloir* comme Dieu, sous l'influence de la grâce divine qui fait circuler la vie de Dieu dans l'âme. Tant qu'on ne comprend pas cela, on ne sait pas distinguer pratiquement entre l'acte naturel et l'acte surnaturel ; c'est comme cela qu'on confond la philanthropie protestante avec la charité divine qui s'inspire de Dieu et rapporte tout à Dieu ; comme cela aussi que la bonté naturelle de la vie, que nous rencontrons certes chez un grand nombre de personnes privées de la grâce, passe, aux yeux des ignorants, pour des vertus aussi capables de sauver que les vertus surnaturalisées par la grâce. De là à croire que toutes les religions sont également bonnes en pratique, il n'y a qu'un pas.

Faisons bien connaître Jésus-Christ en le montrant dans l'Évangile. Plusieurs de nos enfants, malgré les définitions apprises, vous répondront qu'il est un esprit et qu'il existe de toute éternité. Montrons-le agissant,

tel qu'il se montre dans l'Évangile, et faisons-leur comprendre que l'Incarnation fut le grand moyen intuitif que Dieu a pris pour se faire connaître aux hommes. *Qui me voit, voit mon Père.* Ils comprendront mieux que cet homme-Dieu est notre modèle et que la seule sainteté consiste à nous rendre semblables à lui dans nos pensées, dans nos affections, dans nos actes, dans notre vie: « Il nous a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils. »

Appelons l'histoire à notre secours pour affermir les convictions religieuses de nos élèves. Elle jette des clartés bien convaincantes sur certains points de notre religion. Un ancien élève de collège, une fois lancé dans le monde, trouva un jour, dans ses lectures, que l'origine divine du Décalogue se prouve clairement par le fait que rien dans les mœurs, dans l'esprit, dans les aspirations des peuples d'alors et des temps précédents, ne pouvait suggérer à un auteur quelconque un code de loi aussi parfait, tellement parfait que c'est en le faisant passer dans leurs législations que les peuples subséquents se sont civilisés et humanisés. L'argument parut tellement fort au lecteur qu'il se mit naïvement à pester contre ses anciens maîtres qui ne lui avaient jamais fait remarquer cela. Il y a toute une apologétique historique que nos grands élèves ne doivent pas ignorer; quand on affecte de traiter d'inférieure et d'arriérée la race des catholiques, il est à propos qu'ils sachent que c'est le flambeau de la foi qui a dissipé les ténèbres du paganisme et de l'hérésie, et qu'ils constatent par l'histoire que les ferments du catholicisme ont fait éclore les plus beaux génies aussi bien que les plus héroïques vertus. C'est de nos rangs que se sont élevés les plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Mais si l'homme connaît, c'est pour aimer plus. L'enseignement qui ne s'adresse qu'à l'intelligence peut rester stérile pour la sanctification* de la vie. C'est

pourquoi l'enseignement religieux, à toutes ses étapes, doit être une vie qui entre dans l'âme de l'élève, une chaleur qui échauffe le cœur, une onction qui assouplit les volontés. Et comme il s'agit de l'éducation, laquelle n'est que l'art de créer des habitudes, il faut utiliser toutes les ressources naturelles et surnaturelles pour amener nos enfants à pratiquer leurs croyances, à vivre leur foi. Allumons un idéal au front de nos jeunes; n'ayons pas peur de demander à l'ardente jeunesse toute la générosité dont elle est capable. Il faut au cœur une grande passion qui prenne l'âme entière et l'élève jusqu'aux sommets. Suspendre une vie à mi-côte c'est l'exposer à rouler dans l'abîme.

IV. — L'UNIVERSITÉ

Voici l'enfant devenu homme et rendu à l'Université. Faut-il croire que son éducation religieuse est terminée? Ce serait désastreux, étant donné que nous tenons encore dans notre main les chefs de la nation de demain, et que leur culture intellectuelle leur permet de mieux projeter les lumières de la foi sur les problèmes d'ordre pratique qu'ils auront à résoudre, dans un avenir prochain, pour le bien de leurs frères. C'est bien à ce stage des études que les convictions doivent être affirmées et que le sens de la vie doit être présenté aux étudiants dans toute sa lumière.

Le Canon 1373 porte la prescription suivante: « La jeunesse qui fréquente les écoles secondaires et supérieures doit recevoir un enseignement plus complet de la doctrine chrétienne, et les Ordinaires auront soin de le faire donner par des prêtres que signalent leur zèle et leur science. »

Dans son encyclique *Acerbo nimis* sur l'enseignement de la doctrine chrétienne, Pie X attribue à l'ignorance religieuse les malheurs qui affligent notre époque et, parmi les mesures énergiques qu'il prescrit pour remédier

à ce mal, il veut que « l'on fonde dans les grandes villes où se trouvent des lycées, collèges et universités, des écoles de religion pour enseigner les vérités de la foi et les préceptes de la vie chrétienne à la jeunesse qui fréquente les écoles publiques où l'on ne donne aucune notion religieuse ».

C'est bien à cette époque qu'il faut former la conscience professionnelle et sociale des étudiants, les éclairer sur leurs devoirs civiques de catholiques, sur les droits de l'Église, de l'État et de la famille. Sur toutes ces questions, nos futurs professionnels ont besoin d'acquérir des notions exactes qui les aident à s'orienter dans la mêlée où la vie les jettera demain. Si de fortes convictions religieuses, un sens catholique éclairé ne les poussent pas à chercher dans la doctrine catholique la solution à tous ces problèmes, d'où dépend le bonheur de la société et la sécurité de l'État, ils s'inspireront des idées à la mode et deviendront fauteurs involontaires de tous ces systèmes naturalistes, neutres qui désorganisent nos sociétés modernes. D'autre part l'utilitarisme orientera leur vie individuelle, et leur religion se confinera de plus en plus dans leur vie privée et se limitera à certaines pratiques extérieures qui conservent encore à celui qui s'y livre la réputation de catholique, mais pratiques vides de sève surnaturelle, pratiques incapables de pousser aux grandes vertus et aux courageux dévouements, que l'Église et la société sont en droit d'attendre de leur situation et de leur influence.

Pour que les hommes instruits de notre race puissent donner la pleine valeur de leur vie, ils doivent aussi se rendre compte du sens de notre histoire et des responsabilités qui leur incombent de travailler à faire prévaloir l'ordre chrétien dans la vie publique et sociale de notre pays. L'histoire nous fait voir que ce sont les forces religieuses qui ont conservé et fait grandir notre peuple. Si ces forces nous ont sauvés dans le passé, c'est qu'elles

sont capables de nous sauver dans l'avenir, et il faut le comprendre. Dans son encyclique *Arcano Dei*, Pie XI rappelait une vérité qui doit être familière à tout catholique, c'est que « la loi éternelle de Dieu doit servir de règle et de mesure à toute activité humaine, publique ou privée, individuelle et sociale ». Déjà saint Augustin avait dit: « La doctrine de Jésus-Christ est le grand salut du pays quand on y conforme ses actes. » Et c'est le propre de l'Église catholique de travailler à faire prévaloir cette doctrine dans l'ordre pratique. C'est donc le devoir des catholiques qui peuvent exercer quelque influence, de travailler à imprégner la législation, l'organisme social, la vie entière de la nation, de l'esprit de la loi divine. N'est-ce pas là notre vocation, la raison d'être de notre survivance, la part d'action qui nous revient à nous qui travaillons à édifier le pays avec le concours de races qui ont des visées plus individualistes et plus terre-à-terre? Il ne faut pas que, portant les stigmates d'une race vaincue, nos intellectuels cherchent à dépouiller leurs caractéristiques de race catholique, pour s'effacer et se faire pardonner de n'être pas de même sang et de même croyance que nos compatriotes. Ils doivent, au contraire, être eux-mêmes pour exercer quelque influence dans la vie du pays, c'est-à-dire que leur action publique doit porter le cachet catholique et être inspirée par l'idéal que nous avons mission de faire prévaloir pour le salut de la société. Notre foi est notre grande force nationale, celle qui conserve à notre tempérament son cachet distinctif, celle qui donnera à notre action la plénitude de sa force.

Fortement convaincus que notre foi est le flambeau qui a civilisé le monde, que nos doctrines sont les plus solides assises de la société, nos Canadiens français doivent se rendre compte que « l'essence même du catholicisme — suivant l'expression de Chesterton — c'est d'être le centre de gravité de la vie, et que chaque na-

tion qui s'en détache perd quelque chose ». Alors au lieu de craindre de faire passer son catholicisme dans les actes de sa vie publique, qu'on s'emploie plutôt à l'en imprégner; au lieu de considérer l'action catholique de l'Église, dans le domaine social, comme un empiètement, qu'on l'appuie, qu'on l'aide à assurer à la société toute la fécondité de l'organisation catholique. Notre éducation nationale serait manquée si elle ne réussissait pas à ancrer ces convictions dans l'esprit de la classe instruite, dont nous travaillons à façonner l'âme depuis les premières années de l'école primaire jusqu'au sortir de l'Université, et encore au-delà, par nos associations catholiques et les rapports cordiaux qui existent chez nous entre ecclésiastiques et laïques.

IV. — LA VIE CHRÉTIENNE

Les études terminées, le jeune homme a dû faire l'apprentissage de l'usage de sa liberté pour conformer sa vie à la loi de Dieu. Il lui faut maintenant vivre sa foi dans le détail du labeur quotidien. Ne compliquons pas trop la vie chrétienne et ramenons-la à ses éléments essentiels pour en comprendre la nature.

La vie chrétienne consiste dans l'union à Dieu; commencée sur la terre dans les ombres de la foi elle s'épanouira au ciel dans la vision béatifique. Être unis à Dieu sur la terre, c'est conserver cette union fondamentale qui nous est communiquée avec le baptême, par la grâce d'adoption, laquelle nous fait fils de Dieu, à l'image de Jésus-Christ, fils de Dieu par nature. C'est cette union qui nous incorpore au Fils, comme la branche à l'arbre, pour recevoir les effusions de la vie divine dont il nous fait participants. Sans cette union fondamentale, nous travaillons dans le vide.

Unis à Dieu dans notre nature surélevée, nous sommes rendus capables de resserrer cette union par nos actes:

actes de notre *foi* qui accepte Jésus-Christ tel qu'il est, avec sa doctrine, sa loi, ses moyens de sanctification: église, sacrements, prière. Croire c'est penser comme Jésus-Christ. On perfectionne sa foi par une connaissance plus approfondie de Jésus-Christ, le modèle, la source et l'artisan de notre sanctification. *Il n'y a pas d'autre fondement*, dit l'Apôtre.

Unis par la foi, dans la grâce d'adoption, il faut aussi l'être dans la *volonté* qui se conforme à celle de Dieu, manifestée par le Décalogue, les ordres légitimes des supérieurs, les devoirs d'état. *Si vous voulez être sauvé, observez mes commandements*, a dit le Maître.

Cet amour de volonté, qui unit à Dieu, trouve sa perfection dans l'union des sentiments, *l'intention* qui anime nos actes. C'est la charité divine ou l'amour de Dieu qui oriente vers lui notre vie et nos actions. Le degré d'amour d'une action marque le degré de sa valeur surnaturelle.

Que le chrétien comprenne bien que la sainteté ne consiste pas à faire des choses extraordinaires, mais à accomplir son devoir avec un grand amour qui rapporte tout à Dieu. Être divinisé dans notre nature, à l'image de Jésus-Christ, penser comme lui, vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime: c'est toute la vie chrétienne. Il n'y a pas d'autre sainteté.

